

## ***Expérimenter***

LA PENSÉE POLITIQUE DE DELEUZE ET LES THÉORIES FÉMINISTES CONTEMPORAINES

**Simon Labrecque**

*Expérimentez, n'interprétez jamais. Programmez, ne  
fantasmez jamais  
(Deleuze et Parnet, 1996 : 60).*

*Le philosophe Gilles Deleuze jouit d'une popularité grandissante dans le champ des sciences sociales. Cet article présente les principaux concepts formant sa pensée politique, ainsi que les usages qui sont faits de ces concepts dans certaines théories féministes. Tout d'abord, je développe l'idée d'une méthodologie deleuzienne à partir des concepts de rhizome, de lignes et d'agencement. Par la suite, j'applique cette « méthode » deleuzienne pour démêler les lignes de visibilité, d'énonciation, de forces et de subjectivation qui traversent le féminisme, compris comme un agencement spécifique. Ultimement, c'est en fait cette « méthode » elle-même qui est jugée pertinente par plusieurs théoriciennes féministes.*

\*\*\*

Dans l'ensemble de sa démarche intellectuelle, le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995) remet en question les frontières qui séparent les différents domaines de l'agir et de la pensée. Cela est particulièrement visible lorsque vient le temps de délimiter sa « pensée politique ». En effet, dans ses écrits Deleuze passe sans cesse d'un domaine à un autre, de l'architecture à la musique, de la peinture à la guerre, de la linguistique à la géologie, etc. Pour résumer sa pensée politique, soit sa conception des modalités du vivre-ensemble, il est fréquent de voir cité ce passage de *Mille Plateaux* : « Bref, tout est politique, mais toute politique est à la fois *macropolitique* et *micropolitique* » (Deleuze et Guattari, 1980 : 260 (italiques dans le texte)). Comment une telle perspective peut-elle aider à mieux comprendre des phénomènes qui appartiendraient *en propre* au domaine politique ? Que permet cette approche apparemment indifférenciée du politique (« tout est politique ») aux chercheurEs qui l'utilisent dans leurs analyses de la configuration des luttes sociales et des modalités de l'action collective ?

La philosophie politique est une pratique réflexive qui permet, en démontrant que les agencements sociaux actuels sont historiquement construits, d'envisager des possibilités de penser et d'agir autrement (Tully, 1999). Pour faire voir le potentiel et les limites de la pensée deleuzienne pour ce type de réflexion politique, il est porteur d'étudier les usages qui sont faits de cette pensée dans les théories féministes contemporaines. Plus encore, il semble que les outils conceptuels développés par Deleuze, seul ou avec Félix Guattari, permettent de mieux comprendre lesdits usages, ainsi que le féminisme dans son ensemble. En effet, il ressort de cette étude que l'utilisation de la « méthode » deleuzienne permet de rendre compte de dimensions parfois négligées du féminisme, en particulier dans ses aspects académiques. L'hypothèse qui guide cet essai est qu'il est porteur de comprendre le féminisme, en termes deleuziens, comme un *agencement* mettant en relations une multiplicité d'éléments hétérogènes. En mettant en œuvre une « méthode deleuzienne » et en m'éloignant d'une réflexion de type « commentaires par-dessus commentaires de commentaires » (Braidotti, 2002 : 66 (trad.)), je propose d'expérimenter la pensée deleuzienne, plutôt que de l'interpréter pour elle-même.

Dans ce texte, je dresserai une « carte » de différentes lignes qui traversent le féminisme académique, compris comme un agencement spécifique lié à un projet politique multiple et à un mouvement social historiquement situé. Je développerai d'abord les principaux concepts

liés à la pensée politique deleuzienne. Pour ce faire, je présenterai les notions de rhizome, de lignes et d'agencement, en insistant sur leurs implications méthodologiques. Par la suite, j'appliquerai cette « méthode deleuzienne » en démêlant quelques lignes de visibilité, d'énonciation, de forces et de subjectivation qui traversent – et s'entremêlent dans – le féminisme académique, en particulier lorsqu'il y est fait usage de la pensée deleuzienne. Ce texte permettra à la fois de présenter la pensée politique de Deleuze et de démontrer la pertinence de cette pensée pour les perspectives féministes.

### 1. Pensée politique et « méthodologie » deleuziennes

Dans ses multiples recherches, Deleuze expérimente. Il parsème ses travaux d'une multitude de références (littéraires, philosophiques, scientifiques, etc.), sans rapports apparents entre elles. Ces références servent de « supports momentanés » à sa pensée, l'emmenant vers des directions nouvelles et, au passage, elles lui permettent de rendre hommage à d'autres auteurs qui ont tenté de « créer du nouveau » (Garo, 2008 : 63). Pour Deleuze, la pratique philosophique est une activité créatrice : la philosophie est la discipline dont le propre est de *créer* des concepts (Deleuze et Guattari, 1991 : 10). Cependant, *penser* n'implique pas que des concepts. En effet, ceux-ci sont « [...] inséparables des *affects*, c'est-à-dire des effets puissants qu'ils ont sur notre vie, et des *percepts*, c'est-à-dire de nouvelles manières de voir ou de percevoir qu'ils nous inspirent » (Deleuze, 2003 : 219 (italiques dans le texte)). En ce sens, un concept, un texte ou une œuvre peuvent être considérés comme des agencements impersonnels d'intensités et de vitesses permettant de créer des connexions avec d'autres concepts, textes ou œuvres. Leur caractère porteur se mesure en fonction des champs de problèmes inédits qu'ils ouvrent à la pensée.

Puisque les textes et les concepts servent à établir des connexions, Deleuze propose de les approcher selon un principe d'affinité : « [i]l n'y a aucune question de difficulté de compréhension : les concepts sont exactement comme des sons, des couleurs ou des images, ce sont des intensités qui vous conviennent ou non, qui passent ou ne passent pas » (Deleuze et Parnet, 1996 : 10). Le présent texte s'appuie sur l'idée que « quelque chose passe », que les concepts créés par Deleuze peuvent être utiles pour penser les relations entre les théories féministes académiques et les projets et pratiques politiques associés *aux* féminismes. Deleuze affirme que « [p]our tout écrivain, la question est de

savoir si d'autres gens ont, si peu que ce soit, usage à faire de son travail, dans leur travail à eux, dans leur vie ou leurs projets » (Deleuze, 2003 : 166). Dans mon travail d'analyse et de réflexion politique, il me semble qu'il y a, précisément, quelque chose à faire avec le travail de Deleuze. Cette conviction, je la partage entre autres avec certaines théoriciennes féministes. Avant d'analyser les usages qu'elles font de la pensée politique deleuzienne, il importe de présenter les outils conceptuels liés à cette pensée. Quels concepts Deleuze crée-t-il<sup>1</sup> ?

### 1.1 Rhizome

Le concept de rhizome, surtout présent dans le livre *Mille Plateaux* (Deleuze et Guattari, 1980), permet de rendre compte du projet philosophique deleuzien dans son ensemble, ainsi que de ses implications méthodologiques. Qu'est-ce qu'un rhizome ? En botanique, le terme désigne la tige souterraine (souvent horizontale) des plantes vivaces qui émet des racines adventives, soit des racines qui poussent sur un point où on ne trouve pas d'organes de même nature. Et en philosophie ? Pour Deleuze, c'est littéralement la même chose. Le concept de rhizome ne doit pas être compris comme une analogie ou une métaphore ; le travail de la pensée est, « à la lettre », de faire des rhizomes, soit de connecter des éléments hétérogènes provenant de domaines distincts<sup>2</sup>. Un rhizome est une multiplicité, un agencement

---

<sup>1</sup> Ce texte tente de présenter une introduction à la pensée politique de Gilles Deleuze. Ce caractère introductif explique pourquoi je ne m'attarde pas aux distinctions qu'il est possible d'établir, par une exégèse soutenue, entre la pensée de Deleuze, celle de Deleuze-Guattari, et celle de Félix Guattari, ou entre les concepts créés « seul » ou ceux créés « à plusieurs ». De surcroît, dans une perspective deleuzo-guattarienne, la notion d'auteur individuel et souverain est soumise à une critique importante. Dès les premières lignes de *Mille Plateaux*, Deleuze et Guattari écrivent : « Nous avons écrit *l'Anti-Œdipe* à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde » (Deleuze et Guattari, 1980 : 9). Dans *Dialogues*, Deleuze écrit : « Nous n'étions que deux, mais ce qui comptait pour nous, c'était moins de travailler ensemble, que ce fait étrange de travailler entre les deux. On cessait d'être "auteur". [...] J'ai volé Félix, et j'espère qu'il en a fait de même pour moi. [...] On n'a jamais été sur le même rythme : ce que Félix me disait, je le comprenais et je pouvais m'en servir six mois plus tard ; ce que je lui disais, il le comprenait tout de suite, trop vite à mon goût, il était déjà ailleurs » (Deleuze et Parnet, 1996 : 23-24). Aux fins de cet article, le nom Deleuze désigne donc tout à la fois Gilles Deleuze lui-même et ce qui en vint à être associé à sa pensée mais qui émergea de la multiplicité Deleuze-Guattari.

<sup>2</sup> Sur la critique deleuzienne de l'analogie, en particulier en ce qui a trait à l'art, cf. Sauvagnargues, 2005 : 219-223 ; sur la critique de la métaphore, cf. Zourabichvili, 2003 : 3.

d'éléments qui ne s'unissent dans aucune synthèse. Dans *Mille Plateaux*, par exemple, tous les concepts, créés ou empruntés à d'autres auteurs et domaines, sont présents dès les premières pages et reviennent sans cesse ; il n'y aurait ni début ni fin, ni hiérarchie, ni « fil conducteur » unique. Plutôt, tout passe par le milieu, *entre*, comme de l'herbe ou du chiendent. Selon ses auteurs, *Mille Plateaux* est donc un livre-rhizome, par opposition au livre-racine et au livre-radicelle.

Ces oppositions (rhizome/racine/radicelle) permettent de caractériser le projet philosophique deleuzien comme une critique de la représentation et, plus largement, comme une critique de la Raison. En ce sens, la démarche deleuzienne est « de son temps », contemporaine d'autres critiques de la Modernité, de la rationalité et de la représentation. Le livre-racine renvoie à la « pensée arborescente », soit la pensée du Sujet et de l'Objet, du Signifiant et du Signifié, des logiques binaires et de l'Un, des racines et de l'histoire, bref, à cette conception répandue de la pensée, de la philosophie et du travail d'écriture comme « représentations du monde ». Deleuze et Guattari écrivent : « [b]eaucoup de gens ont un arbre planté dans la tête » (Deleuze et Guattari, 1980 : 24). Le livre-radicelle, lui, *semble* rompre avec l'arbre-racine et la pensée de l'Un. Ce type de livre renvoie à une pensée *en apparence critique* de la recherche d'unité et des logiques binaires. Cependant, cette perspective ne fait que repousser la notion d'unité plus haut, sous une *illusion* de multiplicité ; ce type de pensée, ce livre « d'autant plus total que fragmenté » (*ibid.* : 13), reste une représentation du monde.

Pourquoi critiquer la notion de représentation ? Et qu'y a-t-il de politique dans tout cela, dans ces livres, racines, radicules et rhizomes ? Deleuze et Guattari créent le concept de rhizome dans un contexte marqué par les événements de mai 68 en France, qui furent cruciaux pour toute une génération (Garo, 2008 : 54). Durant les années 1970, on assiste à une *intensification* : 1) de la critique de la politique institutionnelle, qu'elle passe par la réforme de l'État ou par les partis ou syndicats revendiquant une posture révolutionnaire (ce qui était déjà un enjeu des événements de 68) ; et 2) de la recherche concomitante de nouvelles façons de faire, de nouvelles modalités effectives de lutte et de résistance à la configuration dominante des relations de pouvoir, ainsi

que de nouveaux espaces où sont menées de telles luttes<sup>3</sup>. « Les affrontements sociaux ne sont plus seulement d'ordre économique. Ils se jouent aussi entre les différentes manières dont les individus et les groupes entendent vivre leur existence » (Guattari et Rolnik, 2007 : 64).

La prise en considération des dimensions subjectives des luttes sociales renforce la critique de la représentation politique (jugée inefficace et incapable de mettre fin aux relations de domination) et s'accompagne d'une critique du rôle et du statut des intellectuels. Dans un entretien réalisé avec Foucault en 1972, Deleuze affirme : « [p]our nous l'intellectuel théoricien a cessé d'être un sujet, une conscience représentante ou représentative » (Deleuze, 2002 : 289). Avec d'autres, Deleuze, Guattari et Foucault développent une conception de « l'intellectuel situé » s'opposant à « l'intellectuel universel », prônant une plus grande horizontalité des rapports entre « théoriciens » et « praticiens » et questionnant cette division binaire du travail politique elle-même. C'est dans ce contexte que les dimensions politiques du concept de rhizome deviennent visibles. En effet, tenter de *faire* des rhizomes met en jeu une série de principes visant à briser les hiérarchies dans la pensée même et à ouvrir le travail de la pensée aux multiplicités, aux différences irréductibles qui parsèment le monde social. L'objectif est de pouvoir créer du nouveau, de stimuler l'imagination politique pour inventer d'autres modalités du vivre-ensemble.

Faire un rhizome, c'est d'abord *connecter* des éléments *hétérogènes*. La conséquence méthodologique la plus concrète de ces deux premiers principes est d'insister pour décloisonner les disciplines, pour travailler de façon transversale, horizontale. Oublier les dichotomies arts/sciences/luttes sociales, puisque dans tous ces domaines il est question de création, d'affrontement de forces (Jaeglé, 2005 : 55-56) et, plutôt, connecter des chaînons sémiotiques et des organisations de pouvoir (Deleuze et Guattari, 1980 : 14). Un rhizome est une *multiplicité* impliquant de considérer les multiplicités (les agencements d'éléments hétérogènes) pour elles-mêmes, sans tenter de les réduire à l'un ou plusieurs de leurs termes ou éléments, ni de les unir dans une synthèse.

---

<sup>3</sup> Cf. Deleuze, 1986 : 123n45, où le philosophe remet les événements de mai 68 dans leur contexte historico-mondial. Selon Michel Foucault, une question centrale de *L'Anti-Œdipe*, publié par Deleuze et Guattari en 1972, était : « [c]omment ne pas devenir fasciste même quand (surtout quand) on croit être un militant révolutionnaire ? » (Foucault, 1977 : 135).

Lorsqu'un rhizome, traversé de ligne de segmentarité et de fuite, est brisé à quelque endroit, il reprend en suivant certaines de ces lignes qui le traversent. Il n'y a donc pas de séparation définitive, de rupture ultime (signifiante) ; philosophiquement et politiquement, penser en termes de rhizome interdit donc d'envisager une « libération » finale, puisque toute ligne de fuite (toute création de nouveauté) risque de se reconnecter sur des lignes de segmentarité<sup>4</sup>.

Enfin, les derniers principes du rhizome – *cartographie* et *décalcomanie* – s'opposent directement à la méthode de la pensée arborescente, qui est celle du calque, de la description/représentation d'états de fait préexistants. Faire un rhizome, c'est plutôt faire une carte : « [o]n peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action politique ou comme une méditation. [...] Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une "compétence" prétendue » (*ibid.* : 20). Pour Deleuze, un tel travail se fait directement dans le monde, dans le social, dans le réel, et non seulement dans la pensée. Face à un calque, par exemple face à une certaine interprétation linéaire de l'histoire d'un mouvement social, il faut reconnecter ce calque sur la carte que l'on trace et faire voir les multiplicités qui ont été neutralisées, les ruptures qui ont été introduites, les connexions qui ont été coupées, ralenties, empêchées. C'est ce que je tenterai de faire en traçant une carte des théories féministes.

Le concept de rhizome et les principes associés indiquent, en somme, de ne pas juger à l'avance quelle voie est la bonne, quel chemin la pratique de la pensée doit prendre. Cela vaut à la fois pour la philosophie que pour l'action politique. Parce qu'il n'est jamais assuré de réussir, le rhizome serait plus une forme d'« anti-méthode » qu'une « méthode » (Zourabichvili, 2003 : 72). En effet, il ne suffit pas de connecter des éléments hétérogènes pour engendrer des transformations *créatrices*. Il faut être en mesure de distinguer les connexions stériles (trous noirs, impasses) des connexions fécondes (lignes de fuite) (*ibid.* : 73). Le critère de ces distinctions est immanent, délimité *dans* l'expérimentation. Mais pourquoi Deleuze insiste-t-il sur ces lignes de fuite ? Et d'abord, pourquoi des lignes ?

---

<sup>4</sup> Sur la notion de ligne, cf. *infra* section 1.2

### 1.2 Lignes et agencements

Selon Gilles Deleuze, nous sommes (individus ou groupes) littéralement *faits* de lignes, qui nous traversent, nous constituent, nous emportent et nous segmentent tout à la fois (Deleuze et Parnet, 1996 : 151). Encore une fois, si les lignes sont un concept, celui-ci n'est ni une métaphore, ni une analogie, ni une simple figure de style. Il y a, à la lettre, des lignes qui nous font et nous défont, qu'on les trace ou qu'on s'installe sur elles<sup>5</sup>. Plus encore, les concepts eux-mêmes sont de telles lignes (Deleuze et Guattari, 1980 : 33). « Toute réalité, gens, choses, vivants ou discours [...] » est faite de lignes (Mengue, 1994 : 198) et celles-ci sont sans début ni fin : ce sont des *devenirs*<sup>6</sup>.

Il y a trois types de lignes, qui sont toujours en relation d'implication réciproque, toujours imbriquées de manières complexes dans une même réalité, bien qu'on puisse les distinguer dans l'analyse. D'une part, il y a des *lignes à segmentarité dure*, qui relèvent de l'ordre *molaire* (celui des binarités, de la pensée arborescente) et qui tracent un territoire. Elles fonctionnent par dichotomies et nous segmentent : homme/femme, blanc/noir, enfant/adulte, etc. ; on est l'un ou l'autre des termes, mais toujours classifié. Ces segments sont bien déterminés, prédéfinis (d'où l'idée de « territoire »), et le passage de l'un à l'autre se fait dans un seul sens (*e.g.*, famille – école – armée – usine).

D'autre part, il y a des *lignes à segmentarité plus souple*, qui relèvent de l'ordre *moléculaire* (celui des multiplicités, mais aussi de la pensée-radicelle) et qui opèrent des déterritorialisations relatives. Inventer un troisième sexe, une troisième classe, être métis plutôt que « blanc ou noir », cela ne nous sort pas des binarités et des dichotomies en elles-mêmes. C'est en ce sens qu'il n'y a, sur ces lignes, qu'une sortie « relative » des territoires tracés par les lignes molaires. Les lignes moléculaires restent liées aux premières.

---

<sup>5</sup> Cette idée devrait être comprise comme un axiome, soit une conception du monde ultimement indémontrable mais sur laquelle on peut construire d'autres analyses.

<sup>6</sup> « Le devenir deleuzien a besoin de l'histoire (des états de chose) pour ne pas rester indéterminé (il n'en est pas séparable), mais il s'en échappe, ne coïncide jamais ni ne se réduit à ce qui est empiriquement constatable, observable dans une succession historique cadrée par les trois moments du passé, du présent et de l'avenir » (Mengue, 2003 : 26-27).



Le danger qui leur est propre est de reproduire à l'échelle moléculaire les mêmes impasses que les lignes molaires. Cela se produit lorsque quelqu'un (ou un groupe) opère une déterritorialisation relative (par exemple, en créant un nouveau groupe d'action politique, ou bien en sortant du « parcours de vie » jugé normal, etc.) et se retrouve à disposer « [...] d'une assurance sur son cas, son rôle et sa mission, plus inquiétante encore que les certitudes de la première ligne : Staline de petits groupes, les justiciers de quartiers, les micro-fascismes de bandes... » (Deleuze et Parnet, 1996 : 167). Cette idée selon laquelle des individus ou des groupes affirmant se situer à la marge peuvent se retrouver avec encore plus de *certitudes* sur eux-mêmes, sur la rectitude de leurs intentions et de leur positionnement qu'au départ, cela me semble être l'un des éléments les plus éclairants de la pensée politique deleuzienne pour l'analyse des modalités de l'action collective. En retour, l'insistance sur la nécessité d'assumer les *incertitudes* et l'irréductibilité des multiplicités que l'on croise sans cesse me semble être un principe éthique repris par beaucoup « d'utilisatrices » de Deleuze. J'y reviendrai.

Enfin, il y a les *lignes de fuite*, qui relèvent aussi de l'ordre *moléculaire* mais qui sont sans segmentarité et qui opèrent des déterritorialisations absolues. Ces lignes inventent des connexions inattendues entre des éléments hétérogènes, renvoyant ainsi au concept de rhizome (Mengue, 1994 : 214). Selon Deleuze, une société ne se définit pas par ses contradictions (comme dans le marxisme), mais bien par les lignes de fuite qu'elle agence. Celles-ci ne sont pas tant des formes de résistances ou des ripostes que des « pointes de création »<sup>7</sup>. Les lignes de fuite impliquent la création de nouvelles formes de vie, de nouveaux modes de subjectivation. Bien que les lignes de fuite ne sont pas, en elles-mêmes, « meilleures » que les autres lignes (elles présentent mille dangers, à l'instar des lignes à segmentarité souple), elles ont une place privilégiée dans la pensée deleuzienne précisément parce qu'elles sont associées à la création de nouveauté. Ce qui valait pour le rhizome vaut toutefois également pour les lignes de fuite : il n'y a jamais de libération

---

<sup>7</sup> Sur ce point, Deleuze et Guattari affirment se distinguer de la perspective de Michel Foucault, encore centrée sur la notion de résistance (Deleuze et Guattari, 1980 : 175-176n36). Ils reconnaissent toutefois que leurs approches sont complémentaires : « L'étonnement de Foucault, ce serait plutôt : mais avec tous ces pouvoirs, et toute leur sournoiserie, toute leur hypocrisie, on arrive quand même à résister. Moi, mon étonnement, c'est l'inverse. Ça fuit de partout et les gouvernements arrivent à colmater. On prenait le problème en sens inverse (Deleuze, 2003 : 261).

finale envisageable, de ligne de fuite définitive possible. Tout mouvement de déterritorialisation s'accompagne nécessairement de mouvements de reterritorialisation, car les lignes sont toujours interreliées et s'impliquent l'une l'autre.

Les blocs hétérogènes que forment les lignes dans leurs interrelations sont des *agencements*. Parce qu'il met en relation des éléments hétérogènes liés à plusieurs domaines d'action et de réflexion, tout agencement est déjà une multiplicité, possédant plusieurs dimensions. Dans les agencements, il y a des « alliages » (états de choses, corps, mélanges de corps) et des « verdicts » (énoncés, modes d'énonciation, régimes de signes) (Deleuze, 2003 : 164). On doit considérer la multiplicité de ces différentes composantes pour discuter d'un agencement spécifique.

Il existe des agencements de plusieurs types (méta-agencements, sous-agencements, etc.). Un mouvement social, par exemple, est un agencement *et* produit plusieurs agencements ; un État également ; mais c'est aussi le cas pour un livre, un film, une peinture, voire pour une guêpe et une orchidée (Deleuze et Guattari, 1980 : 17). Les agencements sont ce qui fait *tenir ensemble* des éléments hétérogènes, peu importe leur « lieu » dans le social. Le concept deleuzien d'agencement, tout comme le concept foucauldien de dispositif, décrit une articulation du contenu (le visible) et de l'expression (l'énonçable) (Mengue, 1994 : 274 ; 278n10). Un agencement (par exemple, un mouvement social), rend visible certaines dimensions d'un champ social et rend énonçable certains discours.

Pour Deleuze, les agencements sont toujours déjà politiques, car en plus des dimensions du visible et de l'énonçable, ils impliquent des forces (qui sont des *différences* de forces), ainsi que d'autres agencements et des territoires de plusieurs ordres. Un nouvel agencement rend visibles et énonçables des rapports de forces qui ne l'étaient pas, et affecte du même coup ces rapports. La thèse centrale du présent texte est qu'il est porteur de comprendre le féminisme (en tant que mouvement social complexe, dynamique et hétérogène) comme un agencement. Avant de procéder à cette analyse, il importe d'explicitier comment je tracerai la carte des lignes de cet agencement.

### 1.3 Carte des lignes d'un agencement

J'ai mentionné que le concept deleuzien d'agencement rejoint le concept foucauldien de dispositif. C'est dans un texte consacré à cette notion chez Foucault que Deleuze décrit le plus clairement les types de lignes qu'on peut relever en analysant un agencement spécifique (Deleuze, 2003 : 316-325). C'est donc ce cadre que j'utiliserai. Deleuze indique d'abord que, dans tout agencement, il existe deux types de lignes : de *sédimentation* et de *fissure/fracture*. On peut rapporter ces lignes, respectivement, aux lignes *molaires* et aux lignes *moléculaires/de fuite*, car la notion de *sédimentation* rejoint celles de *segmentarité* et la notion de *fissure/fracture* rejoint celles de *création*, de *déterritorialisation*<sup>8</sup>. Un agencement est une multiplicité et, en ce sens, il n'a ni sujet, ni objet, que des dimensions. Les quatre lignes que Deleuze distingue ensuite, ce sont donc des dimensions de l'agencement qui coexistent toujours déjà, en perpétuelle interaction.

**A.** Le premier type de ligne est de lumière, ou de visibilité. En effet, les agencements sont « des machines à faire voir et à faire parler » (Deleuze, 2003 : 317). Ces lignes forment des *régimes de lumière*, qui distribuent le visible et l'invisible. Cette lumière ne fait pas voir « ce qui existe déjà », mais crée ou défait l'objet qu'elle rend (in)visible, qui n'existe pas sans elle. C'est au sens littéral qu'un agencement rend visibles certains états de choses et en obscurcit d'autres.

**B.** Le deuxième type de ligne est d'énonciation. Ces lignes forment des *régimes d'énoncés* et un mouvement social se définit précisément par les régimes d'énoncés qu'il fait naître (Deleuze, 2003). Ces régimes d'énoncés distribuent, littéralement, l'énonçable. Ces deux lignes constituent la dimension du « savoir » d'un agencement.

---

<sup>8</sup> On peut être dérouté par l'apparente incohérence du cadre conceptuel deleuzien. Combien de types de ligne y a-t-il et quels noms ont-elles? Plutôt que de tenter de *fixer* ces concepts, il faut comprendre que pour Deleuze et Guattari, « [...] le texte n'est jamais une construction conceptuelle cohérente et fermée sur elle-même, se constituant en une représentation ou une abstraction dans l'intériorité de laquelle résiderait le sens et dans laquelle chaque concept trouverait sa place [...]. [À cette conception, ils] opposent une procédure où le concept a toujours son sens défini dans le champ d'expérimentation avec lequel il se trouve articulé, [un terme n'acquérant] de signification que dans ses variations » (Rolnik dans Guattari et Rolnik, 2007 : 222-223).

C. Le troisième type de ligne est de forces. Ces lignes sont partout dans un agencement ; elles vont et viennent d'un point à l'autre, rectifient, enveloppent les autres lignes. C'est la dimension du « pouvoir ». Même si ces lignes sont emmêlées avec les autres, on peut néanmoins les démêler et tenter de distinguer comment fonctionne le pouvoir dans un agencement, quelles *différences de forces* le traversent et l'enveloppent.

D. Le quatrième type de ligne est de subjectivation. Il s'agit d'une ligne de fuite, qui advient par un dépassement des forces, « lorsque la force, au lieu d'entrer en rapport linéaire avec une autre force, revient sur soi, s'exerce sur soi-même ou s'affecte elle-même » (Deleuze, 2003 : 318). Les lignes de subjectivation doivent être tracées ; elles ne sont pas données, déjà faites ; en ce sens, ce *rapport de soi à soi* est toujours à *faire*, à construire. Si les deux premières lignes correspondent à la dimension du « savoir » et que la troisième correspond à la dimension du « pouvoir », celle-ci correspond à la dimension du « désir » (Deleuze, 2003 : 238).

La notion de désir est souvent comprise – et ce, un peu rapidement – comme une clé d'interprétation de l'ensemble de la pensée politique deleuzienne. Essentiellement, la notion de désir permet d'insister sur les modes et rapports de subjectivation, sur le rapport de soi à soi, par opposition à une notion de pouvoir qui renverrait aux rapports avec le « dehors », avec l'Autre. Le développement de la pensée deleuzienne concorde historiquement avec la politisation des questions liées au désir et au corps, ainsi qu'à l'émergence concomitante de *micropolitiques*, soit d'actions et de perspectives politiques centrées sur ces questions de « l'économie subjective » (cf. Guattari et Rolnik, 2007)<sup>9</sup>. Le développement des deuxième et troisième vagues du féminisme a joué un rôle important dans cette ouverture de l'analyse politique aux questions de la subjectivité, du désir et du corps. Ce quatrième type de ligne sera donc crucial dans l'analyse à venir.

Si on considère le féminisme comme un agencement, comment peut-on démêler les lignes qui le composent ? Qu'est-ce que le féminisme rend

---

<sup>9</sup> Ce qui n'implique toutefois pas de nier la nécessité de mener des luttes *macropolitiques*, à l'échelle de l'État et de ses institutions. Les deux ordres sont toujours interreliés, et des luttes féministes pour l'inclusion dans des institutions telle la citoyenneté le démontrent.

visible et énonçable ? Quelles sont les forces qui le traversent, les rapports de pouvoir à l'intérieur même du mouvement ? Trace-t-il des lignes de fuites, de subjectivation ? Lesquelles et comment ? C'est à ces questions qu'il faut maintenant tenter de répondre.

## 2. Voir le féminisme comme un agencement

En analysant le féminisme en termes deleuziens, peut-être ferai-je un rhizome, peut-être tracerai-je une ligne de fuite, bien que rien ne soit assuré. Cette démarche est à la fois originale et pertinente. Son objectif est double. D'une part, il s'agit de démontrer l'utilité des concepts deleuziens pour le cadre de la discipline « science politique », pour sortir un tant soit peu de ce cadre disciplinaire peut-être trop rigide pour permettre de considérer pour elle-même la *multiplicité* des pratiques politiques. D'autre part, il s'agit de démontrer que la « méthodologie deleuzienne » (tracer des cartes, faire des rhizomes, démêler des lignes), présentée dans la première partie de ce texte, sert particulièrement bien la description du féminisme dans son ensemble, en particulier dans ses dimensions académiques, où Deleuze lui-même sert parfois de référence.

En analysant les usages qui sont faits de la pensée de Deleuze dans les théories féministes, il faudra veiller à ne pas construire un « circuit fermé » qui, en sélectionnant des pratiques « sympathiques » aux arguments deleuziens, passerait de la théorie pour revenir de manière circulaire à la théorie (Garo, 2008 : 55). Je tenterai donc de rester attentif aux dimensions matérielles des pratiques analysées, ainsi qu'aux aspects des usages féministes de Deleuze et du féminisme en général qui remettent en cause sa pensée politique.

### 2.1 *Le visible et l'énonçable*

Qu'est-ce que le féminisme, dans son ensemble, a rendu et rend visible ? Quels régimes de lumière sont créés par cet agencement, et quelles dimensions le féminisme a-t-il rendues ou rend-il encore *invisibles* ? Historiquement, le féminisme a indubitablement rendu visible la position de subordination des femmes ; c'est le point de départ du mouvement et son effet principal. Cette subordination a été mise en lumière à partir de différents types d'énonciation, centrés sur le « patriarcat » comme système social, sur la « domination masculine » comme phénomène structurel, sur « l'inégalité dans les rapports sociaux

de sexe » comme phénomène politique, etc. Le féminisme a permis d'énoncer que la situation de subordination des femmes est construite socialement et que, par divers processus, elle a été naturalisée, essentialisée à partir d'explications biologiques de cette relation de domination. La séparation des êtres humains entre hommes et femmes, en une opposition binaire durement segmentée *entre* laquelle il n'y a rien, constitue une ligne à segmentarité dure. Comme pour l'ensemble des binarités, les deux termes sont hiérarchisés entre eux.

Sur la base de la reconnaissance de l'asymétrie entre les deux termes de cette opposition binaire, certaines féministes ont d'abord énoncé l'égalité des femmes en vertu de leur commune humanité. Ce premier régime de lumière et d'énoncés, ce premier « savoir » féministe, peut être associé à la « première vague » du mouvement, couramment comprise comme étant centrée sur l'acquisition du droit de vote et émergeant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, d'autres régimes d'énoncés ce sont centrés, et ce dès les premières heures du mouvement, sur la différence sexuelle plutôt que sur la « commune humanité ». L'objectif restait cependant l'inclusion des femmes dans l'exercice de la citoyenneté.

Dès le départ, donc, l'objectif de l'inclusion a été pensé à la fois à partir de l'énonciation d'une égalité et de l'énonciation d'une différence. La perspective deleuzienne permet de rendre compte du fait que, malgré la production de régimes d'énoncés différents, le féminisme comme agencement a toujours entretenu des rapports complexes avec les lignes molaires tracées par les institutions sociales dominantes, soit la citoyenneté et le méta-agencement qu'est l'État. Ainsi, l'émergence des régimes de visibilité et d'énoncés féministes, de « savoirs féministes » créant une certaine déterritorialisation des approches du politique et de la citoyenneté, fut toujours déjà imbriquée dans des différences de forces et dans le questionnement des modalités de la subjectivation politique.

Historiquement, la « deuxième vague » du féminisme, qui émergea après la Seconde Guerre mondiale et qui est entre autres comprise comme étant centrée autour des débats sur le droit à l'avortement, a été accompagnée d'une institutionnalisation progressive des « études féministes ». Lentement mais sûrement, des régimes de visibilité et d'énonciation féministes se sont constitués dans le milieu universitaire, parallèlement au développement de groupes d'action politique et de

« groupes de conscientisation ». Le slogan « le personnel est politique » rend compte du mot d'ordre de cette « deuxième vague », démontrant du même coup la place centrale occupée par les questions de l'identité et de la subjectivité dans l'agencement qu'est le féminisme.

Le développement des recherches ou études féministes et l'expérience concrète des « groupes de conscientisation » ont permis de rendre visible une autre dimension de la réalité sociale des femmes, soit celle des multiples différences qui existent *entre* les femmes elles-mêmes. Bien qu'elles soient toutes deux catégorisées comme femmes, une « Occidentale universitaire hétérosexuelle nantie » et une « Sud-Américaine autochtone analphabète lesbienne pauvre » ne vivent pas, concrètement, les mêmes rapports de forces dans leur vie quotidienne<sup>10</sup>. Dans ce contexte, s'appuyer sur une catégorie Femme unique, abstraite et uniforme comme fondement « rassembleur » de l'action politique *des* femmes, de *toutes* les femmes, s'est rapidement avéré problématique. Cela avait (et a encore, sous bien des aspects) pour conséquence de rendre invisibles les inégalités concrètes traversant cette catégorie abstraite, « la Femme ».

Certaines théoriciennes ont énoncé, dès les années 1970, la fragmentation de cette catégorie totalisante, préférant parler *des* femmes comme d'une multiplicité irréductible (Lamoureux, 1998 : 88). Les féministes afro-américaines, hispano-américaines et indiennes ont joué un rôle important dans l'émergence de ce nouveau régime de visibilité et d'énonciation. De plus, on a fait voir que l'agencement de la différence sexuelle homme/femme se conjugue, dans les faits, à un autre agencement centré autour de la « contrainte à l'hétérosexualité ». Le couple différence sexuelle/contrainte à l'hétérosexualité est nommé *hétéro-sexisme* ; tout un pan du féminisme a mis cette question au cœur de l'analyse (St-Hilaire, 1998 : 65). Par ailleurs, d'autres chercheuses se sont concentrées sur les relations (voire le renforcement mutuel) entre les rapports sociaux de sexe, d'ethnicité et de classe. L'étude de l'*intersectionnalité* est devenue centrale dans les recherches féministes : « [...] l'analyse des interrelations entre les divers rapports sociaux ressort comme la question majeure des féminismes d'aujourd'hui » (Fougeyrollas-Schwebel et Varikas, 2006 : 7). En termes deleuziens, ces interrelations renvoient à un agencement complexe de ligne constitué de

---

<sup>10</sup> Le caractère caricatural de cette comparaison est intentionnel. Considérons les deux femmes ici présentées comme des idéaux-types.

l'enchevêtrement de ces différents rapports sociaux en apparence séparés et séparables. Elles démontrent d'emblée que le féminisme n'est pas une politique qui concerne seulement les femmes. Plus encore, l'étude de cet enchevêtrement nécessite de faire un rhizome pour rendre compte de cette multiplicité.

Si la pensée deleuzienne permet à certaines féministes de mieux comprendre ce phénomène de l'intersectionnalité, elle permet en retour de mieux saisir les usages faits de cette pensée dans les théories féministes. En effet, les différents régimes de visibilité et d'énoncés qui sont produits dans le féminisme académique s'inscrivent dans des relations de pouvoir à l'intérieur même de cet agencement, en plus d'être en relation constante avec des forces situées au-dehors de l'agencement. L'utilisation de Deleuze comme référence dans certaines recherches féministes s'insère donc dans ces relations de pouvoir complexes. Pour y voir plus clair, il convient maintenant d'analyser directement ces lignes de force.

## 2.2 Forces et pouvoir

On peut distinguer une première ligne de force, une première dimension du pouvoir dans l'agencement qu'est le féminisme, en considérant le féminisme académique lui-même, en tant qu'il est institutionnalisé. Que ce soit sous la forme des *women studies*, *gender studies*, études féministes ou autres, une partie du mouvement féministe a été « incorporée » dans les institutions universitaires. On peut voir dans cette institutionnalisation une forme de sédimentation, de segmentarisation des « savoirs féministes », soit des régimes de visibilité et d'énoncés qui ont émergé à partir du mouvement lui-même. Cette institutionnalisation peut sembler déconnecter ces deux parties du mouvement. D'une part, les féministes universitaires débattent de théories de plus en plus complexes – déconstruisant les notions de Sujet et d'identité à partir de leurs bureaux et de leurs salles de cours – et elles sont confrontées aux exigences académiques de publication, de recherche, ainsi qu'aux « modes théoriques » internationales. D'autre part, les militantes « sur le terrain » sont directement confrontées aux exigences de l'action immédiate (Lamoureux, 1998 : 95). On aurait là une ligne de force claire : la pensée féministe a été bloquée, rabattue sur les exigences *molaires*, *segmentaires* des institutions universitaires.



Évidemment, rien n'est aussi simple ; la coupure n'est pas si nette. Si certaines universitaires ont perdu tout contact avec le « terrain », d'autres restent des militantes actives qui se font un devoir de ne pas rester enfermées dans leur tour d'ivoire. Il faut aussi dire que la pratique théorique est souvent comprise comme participant à la transformation des relations de genre, même si cette pratique n'est pas suffisante en elle-même (Butler, 2001 : 1). Nombre de féministes participent activement au développement d'un féminisme « dialogique », qui connecte concrètement les féministes universitaires aux « autres femmes », entre autres dans des colloques internationaux réunissant à la fois des *stars* de la théorie (Butler, etc.) et des femmes actives sur le terrain (immigrantes, tziganes, etc.). Ce type d'initiative permet de faire voir que le féminisme académique n'est pas totalement neutralisé dans les institutions, que certaines connexions s'établissent toujours. Ainsi, certaines universitaires utilisent ainsi leur position pour faire entendre des voix autrement inaudibles, faisant circuler le pouvoir en créant de nouveaux agencements. Il faudrait toutefois mesurer l'ampleur et la densité de ces connexions, ainsi que la viabilité de ces rhizomes connectant des féministes de plusieurs milieux et de plusieurs domaines d'action.

La seconde ligne de force qu'il faut mentionner concerne la relation, dans le féminisme académique lui-même, entre les *gender studies* et les études féministes/*women studies* (les premières étant associées au courant *queer* (surtout anglo-américain) et les secondes aux théories dites « de la différence sexuelle », surtout développées en Europe). On peut considérer que le féminisme académique, compris comme un agencement spécifique, se structure actuellement autour de ces deux pôles. Ces pôles restent liés au féminisme dans son ensemble, tout en s'appuyant sur les perspectives théoriques dites « post » devenues centrales dans les années 1990, années durant lesquelles émerge la « troisième vague » du mouvement (une vague *post-moderne*, *post-coloniale*, *post-structuraliste*, mais aussi, dans une certaine mesure, *post-féministe* (Lamoureux, 2006 : 59-65)). La pensée politique de Deleuze (comme celles de Michel Foucault, Jacques Derrida, Michel de Certeau, etc.) est utilisée comme une référence par des chercheuses s'inscrivant dans chacun de ces deux pôles. Toutefois, leurs angles d'approches et leurs problématiques ne sont pas identiques et chacun de ces pôles peut être associé à des régimes de visibilité et d'énoncés différents. Plus encore, ces deux pôles entretiennent des relations de pouvoir particulières *entre eux*. À des fins heuristiques, j'associerai le premier

pôle au travail réalisé par Judith Butler et le second au travail de Rosi Braidotti.

A. Les travaux de Judith Butler sur le caractère performatif, socialement construit des identités a joué un rôle important dans le développement des *gender studies* et de la *queer theory*, qui sont associées à l'ouverture du mouvement féministe aux questions de l'hétéro-sexisme et de l'hétéro-normativité. Essentiellement, la thèse de Butler est qu'il n'y a pas de lien de cause à effet entre le sexe, le genre et le désir ; il faut renverser l'idée selon laquelle un sujet serait d'abord doté d'un sexe (« biologique »), qui détermine un genre (social), qui est la source d'un désir (hétérosexuel). Pour Butler, le genre est performé socialement (plutôt qu'inscrit biologiquement), ce qui ouvre la porte à sa subversion par des performances différentes (Butler, 1990). Par ailleurs, un *discours* qui insiste sur la binarité homme/femme comme moyen de comprendre le genre performe lui-même une *opération de pouvoir* qui naturalise cette instance hégémonique, « excluant la pensabilité de sa rupture<sup>11</sup> » (Butler, 2001 : 19 (trad.)). Les *gender studies* se construisent donc à partir d'une critique du féminisme compris comme politique de l'*identité* des femmes.

Dans cette perspective, les projets politiques du mouvement féministe ne devraient pas tant insister sur le second terme (infériorisé) de la binarité homme/femme, ni sur le second terme (infériorisé) de la binarité hétérosexualité/homosexualité, mais plutôt démontrer que ces binarités elles-mêmes empêchent de penser une multiplicité d'identifications et de sexualités possibles. Ces théories semblent ainsi tracer des lignes de fuite en ouvrant de nouveaux champs de problèmes. Toutefois, d'autres féministes considèrent qu'en insistant sur la construction discursive et sociale du genre, les perspectives associées à la *queer theory* et aux *gender studies* rendent invisible (ou obscurcissent) l'asymétrie fondamentale entre les deux genres et sexes ainsi construits. Ces chercheuses féministes, critiques des *gender studies*, mettent en œuvre des théories dites « de la différence sexuelle ».

B. Les travaux de Rosi Braidotti s'inscrivent dans ce second pôle du féminisme académique contemporain, qu'on peut associer aux *women studies*. Les chercheuses s'inscrivant dans ce champ utilisent elles aussi les perspectives théoriques développées à partir des philosophes de

---

<sup>11</sup> « *foreclosing the thinkability of its disruption* ».

Deleuze, Foucault, Derrida et autres. Toutefois, ce second pôle du féminisme académique actuel se caractérise par une plus grande « retenue », par une plus grande « prudence » théorique dans la déconstruction des notions d'identité et de subjectivité. Selon nombre de chercheurs, trop insister sur le caractère construit du genre peut non seulement obscurcir la réalité vécue de la différence sexuelle, mais aussi s'avérer inefficace politiquement, en donnant l'impression qu'il est aisé de « subvertir l'identité », de se changer soi-même pour pouvoir participer à transformer les normes sociales<sup>12</sup>.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est toutefois pas Butler mais Braidotti qui est la plus sympathique aux idées de Deleuze. C'est elle qui s'approprie le plus directement la pensée politique deleuzienne, en développant l'idée d'un féminisme *nomade*, d'une pensée *rhizomatique* et d'une conception matérialiste du *devenir* (Braidotti, 2002). Braidotti reproche à Deleuze de considérer que, si le genre est un construit social, les deux genres sont construits symétriquement (Braidotti, 1994 : 118). Elle s'approprie néanmoins la pensée deleuzienne dans ses aspects méthodologiques et ses implications éthiques (cf. Braidotti, 2006) et elle la supplémente d'autres approches hétérogènes, mieux à même de rendre compte de la différence sexuelle (L. Irigaray, J. Kristeva, etc.). Braidotti trace ainsi un rhizome et semble créer de véritables lignes de fuite. Je reviendrai sur son approche dans la sous-section suivante portant sur les lignes de subjectivation.

Quelles sont les différences de *forces* entre ces deux pôles ? D'une part, les échanges critiques entre les deux groupes (qui sont eux-mêmes ouverts, hétérogènes, mal définis dans les faits) ne se font pas que de vive voix. Matériellement, il y a une importante industrie de la publication qui est associée à toute discipline universitaire, industrie qui a nécessairement de l'influence sur les formes de contenu et d'expression qui en viennent à dominer une discipline (par effets de mode, d'intérêt théorique, de nouveauté, mais aussi de *marketing*). Le féminisme académique ne fait pas exception à cette règle. D'autre part, j'ai énoncé l'idée d'un décalage entre *stars* théoriciennes et « autres femmes », mais il faut aussi rendre compte des rapports de forces entre

---

<sup>12</sup> En fait, Butler elle-même est consciente de ces dangers. Ses travaux servent plutôt, ici, d'idéaltype représentant un certain « idéalisme linguistique » souvent pratiqué avec moins de subtilité et de nuances par d'autres (cf. note 14, *infra*).

les théoriciennes elles-mêmes. Ces rapports existent en relation avec leur « dehors » immédiat, soit ce « marché des idées » qui est à la fois le marché du travail académique et celui de la publication dite savante.

En fait, l'opposition de certaines théoriciennes comme Braidotti à l'utilisation de la notion de genre vient précisément de la configuration et des conséquences *institutionnelles* de la « mode » de la *queer theory* et des *gender studies*, propulsées par leur nouveauté dans les années 1990. La conséquence institutionnelle la plus évidente de l'importance grandissante de ce pôle du féminisme académique est l'apparente « domination » intellectuelle des auteures anglo-américaines sur les autres. En ce sens, Braidotti (européenne) souligne le rôle joué par des maisons d'édition comme Routledge dans la promotion de la notion de genre et des perspectives anglo-américaines. En effet, l'attention grandissante portée à cette notion par les éditeurs d'ouvrages académiques aurait pour effet de dé-radicaliser l'agenda féministe, « revampant en fait la masculinité et l'identité mâle gaie<sup>13</sup> » (Butler, 1994 : 43-44 (trad.)). Il y aurait, dans le *queer* et les *gender studies*, l'adoption d'une certaine attitude *radical chic* qui soutirerait au féminisme sa propre radicalité, le féminisme proprement dit n'apparaissant plus si radical lorsque ses positions sont comparées à ces nouvelles théories où la discursivité prend tant de place<sup>14</sup>.

Cette recherche de radicalité (avant tout, de radicalité *théorique*) et son aspect *radical chic* font écho aux affirmations de Deleuze sur la certitude des marginaux et des avant-gardes auto-déclarées. En réalité, de telles perspectives sont moins créatrices politiquement (moins porteuses, moins fécondes) que celles assumant les difficultés et incertitudes concrètes liées aux changements sociaux et aux transformations de soi (Braidotti, 2006). Pour penser et travailler à la transformation des rapports sociaux de sexe, pour en arriver à ce que

---

<sup>13</sup> « *re-marketing masculinity and gay male identity instead* ».

<sup>14</sup> L'insistance sur la discursivité des identités peut être problématique, politiquement, si elle obscurcit la réalité matérielle des pratiques sociales. Manuel DeLanda note qu'un grand nombre d'universitaires intéressés par Foucault vont jusqu'à affirmer que l'acte de couper une main est une pratique *discursive*. Une telle interprétation est à la fois incorrecte et « dangereuse », selon DeLanda. En effet, cet idéalisme linguistique serait le symptôme d'un conservatisme politique profond caché sous une attitude *radical chic* (DeLanda, 2008 : 161-162). Croire que « tout est discours » empêche de mener des actions politiques efficaces, car cela ne laisse aucune cible politique véritable sur laquelle tenter d'intervenir matériellement (DeLanda, 2008 : 176-177).

l'identité sexuelle ne compte plus comme un facteur influençant la possibilité et la capacité de prendre part au vivre-ensemble, à la création du commun et à l'imagination de nouvelles formes de vie, il est impératif de tracer des lignes de fuite qui ne se rabattent pas sur des lignes molaires, sur des segmentarités dures. Il est également impératif d'assumer l'incertitude comme un principe irréductible et l'inachèvement comme un horizon indépassable ; c'est du moins ce qu'énoncent certaines théoriciennes féministes faisant usage de Deleuze dans leurs analyses et leurs pratiques. Pour en rendre compte, il me faut maintenant, et finalement, présenter quelques-unes de ces lignes de fuite dont il a été question tout au long du présent essai.

### 2.3 Faire fuir activement : subjectivation politique

Par souci de concision et parce que mon expérimentation est précisément cela, une expérimentation inachevée (et inachevable) pour relever quelques lignes qui s'entremêlent dans l'agencement qu'est le féminisme, j'ai choisi trois lignes de fuite/lignes de subjectivation qui sont tracées à partir de cet agencement. C'est ici qu'il sera le plus approprié de relier le féminisme académique à des pratiques politiques concrètes, bien que ces relations aient été mentionnées à quelques reprises dans les sections précédentes. La première ligne de subjectivation part du travail métathéorique de Rosi Braidotti mais renvoie à une la configuration actuelle des luttes sociales féministes. La seconde ligne part du travail théorique de Jill Marsden sur la problématique de la victimisation en lien avec des situations très concrètes de violence sexuelle. Enfin, la troisième ligne part du travail théorique de Peta Malins sur les femmes utilisatrices de drogues injectables et rejoint le travail artistique de Sue Anne Ware autour de cette même problématique. Toutes ces femmes utilisent le travail de Deleuze pour mener leurs analyses vers des directions inusitées, créatrices et, bien que cela reste incertain, potentiellement transformatrices.

1. La première ligne de fuite ou de subjectivation que j'ai identifiée est tracée par Rosi Braidotti dans son travail autour de la notion d'un *féminisme nomade*. Bien que je ne l'aie pas présenté dans la première partie, le concept de *nomadisme* a été développé par Deleuze (et Félix Guattari) dans *Mille Plateaux* pour décrire une forme d'agencement qui s'oppose à l'agencement qu'est l'État. En fait, ce concept rejoint directement celui de rhizome : il implique de littéralement « voyager »

*entre* plusieurs domaines, plusieurs modes de références, plusieurs approches théoriques et plusieurs pratiques sociales. C'est explicitement ce que tente de faire Braidotti.

Braidotti prend pour point de départ la différence sexuelle et l'asymétrie qui existent concrètement entre les situations des deux sexes. Sa méthodologie, comme je l'ai mentionné plus haut, implique l'utilisation de la pensée deleuzienne, mais aussi d'une multiplicité d'autres auteurEs lui permettant d'aller plus loin, ailleurs, de dépasser les limites propres à l'approche de Deleuze. Ce faisant, elle développe l'idée d'un sujet politique nomade, non-unitaire, se métamorphosant positivement et déstabilisant ainsi les relations de pouvoir dominantes, déterritorialisant les identités et valeurs durement segmentées, tout en induisant « un joyeux sens de pouvoir dans des sujets en devenir<sup>15</sup> » (Braidotti, 2002 : 265 (trad.)). Elle s'oppose ainsi à toute idée d'un sujet désincarné et reprend la vision deleuzienne d'un sujet corporel, matériellement formé et situé qui excède la représentation, qui ne peut jamais être complètement appréhendée ou représentée (Braidotti, 2006 : 156). Cette insistance sur la matérialité lui permet par ailleurs de souligner que les changements sont difficiles, que les processus de transformation de soi sont si importants qu'ils doivent être « manipulés » avec soins pour que la transformation des relations de pouvoir reste possible (Braidotti, 2006 : 133).

Si le féminisme nomade est un devenir *parmi d'autres*, une ligne de fuite parmi d'autres tracées par rapport à l'agencement de la différence sexuelle et de l'hétéro-normativité (St-Hilaire, 2006 : 30), c'est néanmoins l'usage le plus ample et le plus nuancé de Deleuze dans le féminisme académique actuel. Il permet de penser une action politique féministe qui ne se fonde pas dans un sujet unitaire et qui utilise les notions d'identité de façon stratégique et mouvante, sans jamais se fixer définitivement. En ce sens, cette perspective permet de rendre compte du caractère porteur et viable des coalitions éphémères et hétérogènes, qui prennent de plus en plus d'importance dans l'organisation des luttes féministes.

2. La seconde ligne de subjectivation, qui tente elle aussi de tenir compte à la fois de l'asymétrie entre les sexes/genres et de la corporéité de ces identifications, est tracée par Jill Marsden. Marsden utilise la

---

<sup>15</sup> « *a joyful sense of empowerment into subjects bent on becoming* ».

conception deleuzienne du corps pour *faire fuir* le débat sur le viol au sein du féminisme vers une autre direction. Ce débat rejoint les débats mentionnés sur la notion d'une identité féminine commune, en ce sens qu'il y a un refus similaire, dans le féminisme actuel, d'avoir recours à une notion uniformisante de victime (Marsden, 2004 : 315). Ce refus s'appuie sur l'idée que de s'identifier en tant que victime et se regrouper autour d'une telle identité reproduit le *script social* qui veut que les femmes soient inférieures physiquement, plus faibles que les hommes, et que ceux-ci disposent fondamentalement du *pouvoir* physique de violer.

L'idée de Marsden est que, si les valeurs dites « féminines » ont été internalisées, incorporées par les femmes, c'est donc la réalité matérielle même des femmes (leur corps) qui doit être « contestée » (Marsden, 2004 : 317). Elle rejoint ainsi Deleuze en affirmant que la pensée a une réalité matérielle inséparable des *affects* et des *percepts* vécus quotidiennement. Dans cette optique, Marsden affirme que la lutte contre le viol passe par « l'incorporation » (*embodying*) de nouvelles valeurs, « actives » plutôt que « réactives ». Cela implique d'être alerte aux codes du *script social* et de travailler tactiquement à les reconfigurer dans des actions quotidiennes, en résistant aux comportements différenciés, en ne concédant pas « d'espace social », en posant une question plutôt que de répondre à une question désagréable, etc. Ce faisant, « [...] le pouvoir d'agir augmente. Aussi modestes qu'elles puissent paraître, ces victoires mineures recèlent d'un potentiel de plaisir, d'un effet joyeux. Par la répétition, de telles tactiques peuvent devenir des réflexes. Bref, le corps commence à se percevoir différemment<sup>16</sup> » (Marsden, 2004 : 318 (trad.)). Ce qui est porteur dans cette ligne de fuite, c'est précisément l'idée de plaisirs et de joies provenant de victoires « mineures » augmentant de pouvoir d'agir dans la relation de soi à soi. Ce type d'actions *micropolitiques* est essentiel pour changer les rapports sociaux, non seulement entre les sexes, mais aussi « [...] dans nos relations stéréotypées de vie personnelle, de vie conjugale, de vie amoureuse et de vie professionnelle, dans lesquelles tout est guidé par des codes » (Guattari et Rolnik, 2007 : 189).

---

<sup>16</sup> « [...] *the power to act increases. However modest this may sound, such minor victories have a pleasure yield, a joyous effect. Through repetition such tactics can become learned reflexes. In short, the body begins to feel differently* ».

3. Dans la pensée deleuzienne, on aboutit ainsi à « l'idée d'une praxis sans fin, d'une activité de lutte et de création sans terme ni but » (Mengue, 1994 : 225). Les rapports sociaux de sexe se seront jamais définitivement « libérés », égalitaires, dans la perspective deleuzienne – comme dans la perspective de nombre de féministes. La pratique ne cessera donc jamais. Pour faire des rhizomes, on doit aussi prendre en compte, *politiquement*, les pratiques et théories d'autres champs d'action (comme celui de l'art, lieu par excellence de l'imagination, de la création de nouveau). La troisième ligne de fuite que je désire présenter s'inscrit donc, de manière inattendue, au croisement de la réflexion sur l'utilisation de drogues injectable et de l'art comme pratique sociale.

Peta Malins démontre que la pensée de Deleuze peut aider à comprendre les relations qui s'établissent entre le corps et l'espace des femmes utilisatrices de drogues injectables (Malins, 2004). Elle explique que le corps et l'espace forment toujours un agencement particulier. En analysant les différents agencements qui sont impliqués par le passage d'utilisatrices de drogues injectables dans différents espaces du centre-ville de Melbourne, Malins démontre que ces femmes en viennent à se transformer (dans leurs comportements, leurs attitudes, voire dans leur apparence physique) tout en devenant « imperceptibles » dans certains de ces espaces. Néanmoins, elles font face à une multitude de dangers très concrets et leur sécurité dépend souvent de cette imperceptibilité même. Ne restent alors, dans les perceptions des autres citoyens, que des stéréotypes d'usagers de drogues « dures ».

Malins utilise l'exemple d'une œuvre artistique pour démontrer que ces stéréotypes peuvent être questionnés de façon très concrète, au quotidien. En 2001, l'artiste australienne Sue Anne Ware crée le *Anti-Memorial to Heroin Overdose*, dans un quartier de Melbourne. Selon Malins, cette œuvre a réussi à construire une politique *mineure*, une *micropolitique* (Malins, 2004 : 491) en modifiant l'espace même du quartier. En installant sur le sol une série d'images montrant des héroïnomanes morts d'une surdose accompagnées de témoignages de leurs proches, Ware attirera l'attention des passants – marchant tête-baissée – sur leurs propres conceptions des usagers de drogues injectables. L'ampleur des différences entre les usagers présentés fit voir la multiplicité de ces corps-usagers. Ainsi, l'utilisation des concepts de Deleuze permet à Malins de faire voir que la politique se fait partout, dans l'espace du quotidien et jusque dans les corps multiples et fragmentés. C'est également ce qu'aura permis l'utilisation de la pensée



politique de Deleuze pour analyser quelques théories féministes contemporaines et quelques lignes créatrices s'en échappant. Les trois lignes choisies démontrent bien que l'action politique, comme la pratique réflexive elle-même, consiste non pas à renforcer ses certitudes sur sa propre identité et à exprimer celle-ci, mais plutôt à *se dépendre de soi-même*, à « entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser différemment » (Foucault, 1984 : 15-16), d'agir différemment, d'habiter le monde qui nous est commun autrement.

### 3. En guise de conclusion

Tout au long de cette expérimentation, j'ai mis en relation un grand nombre d'univers conceptuels associés aux théories féministes. La conséquence inévitable fut l'obligation de passer rapidement sur de multiples nuances importantes. Néanmoins, j'ai accompli deux choses. Premièrement, j'ai démontré que la pensée politique de Deleuze et la méthodologie qu'elle implique (*faire des rhizomes, tracer des cartes, démêler des lignes dans des agencements*) permettent d'analyser de manière originale la complexité du féminisme actuel, en particulier dans ses dimensions théoriques et académiques. Ainsi, j'ai identifié plusieurs régimes de visibilité et d'énonciation produits dans les pratiques féministes, ainsi que des lignes de force importantes montrant la complexité des rapports *entre* diverses tendances théoriques. Deuxièmement, la notion d'agencement aura permis d'ouvrir un champ de problèmes inédit en prenant pour objet les interrelations entre les développements proprement conceptuels des théories féministes et la matérialité des pratiques sociales concrètes qui sous-tendent et accompagnent ces théories. L'identification de quelques lignes de fuite et de subjectivation tracées à partir de l'agencement du féminisme académique aura fait voir la diversité des recherches qui sont menées dans ce champ, ainsi que le travail concret qui est fait pour tenter de penser quotidiennement les possibilités de transformation sociale et de transformation de soi. Le passage par la pensée politique de Deleuze aura permis de mieux saisir cet enchevêtrement des dimensions créatrices et des dimensions plus sédimentées du monde social, ainsi que l'imbrication d'une « *macropolitique* » (molaire, segmentaire) et d'une « *micropolitique* » (moléculaire, rhizomatique) comme modalités inséparables du vivre-ensemble. L'étude des féminismes en termes d'agencement démontre, ultimement, la complexité de la configuration des luttes sociales.

Faire un rhizome, c'est connecter des éléments hétérogènes. Il n'y a aucune garantie que ces connexions seront fécondes, mais je crois que cette expérimentation peut ouvrir sur d'autres connexions, sur d'autres domaines. On pourrait distinguer plusieurs autres lignes, plusieurs autres dimensions du féminisme compris comme un agencement ; on pourrait aussi appliquer la méthode deleuzienne à d'autres objets, mouvements sociaux, théories politiques, etc. Ce texte aura peut-être réussi à produire un désir d'aller plus loin chez certainEs, une volonté d'explorer ces corpus qui me semblent encore trop méconnus dans certains sous-champs des sciences sociales plus assurés de leur scientificité que ne pourra jamais l'être le champ des idées politiques. Si un tel désir, quelque part, s'agence à d'autres projets qu'aux miens, alors cela aura été fécond ; il n'y aura toutefois jamais de certitude possible à ce sujet, ni d'acquis définitif. C'est probablement là le plus important à retenir, et de la pensée deleuzienne, et des pratiques féministes dans leur multiplicité : l'incertitude joyeuse comme condition constituante de toute analyse et de toute action politique, et la nécessité corrélative de tenter de créer, d'expérimenter.

Simon Labrecque  
Candidat au doctorat en science politique  
Université de Victoria

\*\*\*

## Bibliographie

- BRAIDOTTI, Rosi (1994), *Nomadic Subjects: Embodiement and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University Press.
- BRAIDOTTI, Rosi (2002), *Metamorphoses: Towards a Materialist Theory of Becoming*, Cambridge, Polity.
- BRAIDOTTI, Rosi (2006), « The Ethics of Becoming-Imperceptible », dans Constantin V. BOUNDAS (dir.), *Deleuze and Philosophy*, Edinburgh, Edinburgh University Press, p. 133-159.
- BUTLER, Judith, (1990), *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge.

- BUTLER, Judith (1994), « Feminism by Any Other Name » (interview avec Rosi Braidotti), *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 6, n<sup>os</sup> 2 et 3, p. 27-61.
- BUTLER, Judith (2001), « The Question of Social Transformation », dans : Elizabeth BECK-GERNSHEIM, Judith BUTLER et Lidia PULGVERT, *Women & Social Transformation*, New York, Peter Lang, p. 1-28.
- DELANDA, Manuel (2008), « Deleuze, Materialism and Politics », dans : Ian BUCHANAN et Nicholas THOBURN (dirs), *Deleuze and Politics*, Edinburgh, Edinburgh University Press, p. 160-177.
- DELEUZE, Gilles (1986), *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles (2002), *L'île déserte et autres textes : textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Éditions de Minuit,
- DELEUZE, Gilles (2003), *Deux régimes de fous : textes et entretiens 1975-1995*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles et Claire PARNET (1996), *Dialogues*, Paris, Flammarion.
- FOUCAULT, Michel (1977 [1994]), « Préface [à l'édition américaine de *L'Anti-Œdipe*] », dans : *Dits et Écrits t. III (1976-1979)*, Paris, Gallimard, p. 133-136.
- FOUCAULT, Michel (1984 [2003]), *Histoire de la sexualité – II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique et Eleni VARIKAS (2006), « Féminisme(s). Recompositions et mutations – Introduction », *Cahiers du genre*, n<sup>o</sup> Hors série, p. 7-15.

- GARO, Isabelle (2008), « Molecular Revolutions: the Paradox of Politics in the Work of Gilles Deleuze », dans : Ian BUCHANAN et Nicholas THOBURN (éds), *Deleuze and Politics*, Edinburgh, Edinburgh University Press, p. 54-73.
- GUATTARI, Félix et Suely ROLNIK (2007), *Micropolitiques*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- JAEGLÉ, Claude (2005), *Portrait oratoire de Gilles Deleuze aux yeux jaunes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAMOUREUX, Diane (1998), « Agir sans “nous” », dans : Diane LAMOUREUX (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Éditions du remue-ménage, p.87-108.
- LAMOUREUX, Diane (2006), « Y a-t-il une troisième vague féministe ? », *Cahiers du genre*, n° Hors série, p. 57-74.
- MALINS, Peta (2004), « Body-Space Assemblages and Folds: Theorizing the Relationship between Injecting Drug User Bodies and Urban Space », *Continuum: Journal of Media & Cultural Studies*, vol. 18, n° 4 (décembre), p. 483-495.
- MARSDEN, Jill (2004), « Deleuzian Bodies, Feminist Tactics », *Women: a cultural review*, vol. 15, n° 3, p. 308-319.
- MENGUE, Philippe (1994), *Gilles Deleuze ou le système du multiple*, Paris, Éditions Kimé.
- MENGUE, Philippe (2003), *Deleuze et la question de la démocratie*, Paris, L'Harmattan.
- SAUVAGNARGUES, Anne (2005), *Deleuze et l'art*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ST-HILAIRE, Colette (1998), « Crise et mutation du dispositif de la différence des sexes : regard sociologique sur l'éclatement de la catégorie sexe », dans : Diane LAMOUREUX (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Éditions du remue-ménage, p. 57-85.

ST-HILAIRE, Colette (2006), « Planète *queer* et politique de la multitude », *Conjonctures*, n<sup>os</sup> 41 et 42 (hiver-printemps), p. 13-32.

TULLY, James (1999), « To Think and Act Differently », dans : Samantha ASHANDEN et David OWEN (éds), *Foucault contra Habermas: Recasting the Dialogue Between Genealogy and Critical Theory*, London, SAGE, p. 90-142.

ZOURABICHVILI, François (2003), *Le vocabulaire de Deleuze*, Paris, Ellipses.